

Le compartiment

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

Quelqu'un lui parlait, un homme derrière elle : « *Votre sac est grand ouvert, Madame* ». Instinctivement, elle tourne la tête sur le côté vers son sac, et toujours sur la marche de la voiture, elle tente de refermer son sac sans succès.

Elle est tendue, sentant la fébrilité des voyageurs derrière elle. « *Montez d'abord, on fera ça tout à l'heure dans le train* », lui dit l'homme.

Elle remarque inconsciemment qu'il n'a pas dit « vous ferez », mais « on fera ». Ce choix des mots semble déjà un partage entre l'homme et la femme, une étincelle d'intimité. Elle a un mouvement d'humeur contre ces hommes qui ne perdent pas une occasion, toujours à l'affût. « *Et puis, je ne lui ai rien demandé* » se justifie-t-elle. Immédiatement, elle entend la voix de l'une de ses amies qu'elle venait de quitter « *Tu recommences. Quoi ? Les hommes ?* ». Il est vrai qu'elle gardait toujours vis à vis des hommes une réserve, une sorte de prudence instinctive,.

Ils avancent tous les deux dans le couloir. Les compartiments sont vides pour la plupart. La femme cherche le sien et, arrivée devant, elle entre et met sa petite valise dans le filet au-dessus d'un siège, tandis que l'homme, entré sur ses talons, s'assoit en face. Il n'a pas de bagage.

« *Voyons un peu cette fermeture* » dit-il en tendant les mains vers le sac. Légèrement surprise, la femme le lui donne et l'homme commence à manœuvrer la fermeture. Il s'approche légèrement de la femme qui a son sac toujours en bandoulière sur son épaule. D'un mouvement instinctif, elle a reculé lorsque l'homme s'est approché. D'une voix calme, il lui dit : « *Si vous bougez, on ne va pas y arriver. Le mieux est d'enlever votre sac* ». Tandis que la femme s'exécute, l'homme l'a déjà saisi et s'affaire à nouveau avec la fermeture. Elle remarque à nouveau le choix de ses mots : « on » et non pas « je », alors que lui seul fait le travail.

Après quelques secondes, il ouvre et ferme le sac et déclare : « *Voilà, ça fonctionne* ». Tiens, il n'a pas dit « *ça marche* », note-t-elle. Saisissant le sac, elle fait rapidement un aller-retour d'ouverture et fermeture, puis le remercie d'un petit sourire timide. L'homme ne répond pas et la regarde simplement.

Troublée par ce regard, elle demande : « *Et vous, vous ne cherchez pas votre*

compartiment ? ». En réalisant soudainement le côté peu affable de sa question, elle tente de se rattraper : « *Enfin, je veux dire, vous allez à Paris ?* ». L'homme se contente d'approuver de la tête. Toujours troublée par le silence, elle lui dit : « *Merci encore pour cette fermeture ; j'aurais pu perdre mes affaires ou me les faire voler* ».

L'homme acquiesce, puis tourne la tête vers la fenêtre.

Elle l'observe à la dérobée et pense : « *C'est vrai qu'il présente bien, des vêtements à la fois sobres et élégants. Il a un physique agréable ; il est même attirant* ». Ce dernier mot lui semble osé, y voyant l'expression d'un début de désir, qu'elle refrène aussitôt instinctivement. L'homme dégage une impression d'assurance, sans arrogance. Son sourire n'est pas goguenard. Il est simplement là, à l'aise.

La femme ne sait plus quoi dire pour tenter de rompre ce silence qui la gêne. Ses amies le lui ont fait remarquer, avec une teinte de reproche : « *Toi, tu te crois toujours obligée de parler* » et d'ajouter : « *Quitte à dire n'importe quoi* ».

C'est de là que tout est parti lors des retrouvailles ce week-end avec ses amies. C'était leur réunion annuelle.

Les échanges de « vérités » avaient été assez vifs parfois. Ses amies croyaient bien faire en la secouant un peu et tenter de la faire « sortir de son trou ».

Les remarques qu'on lui avait adressées lui ont ouvert les yeux. Que représentent vraiment ses « amies » pour elle : finalement rien d'autre que des connaissances avec qui discuter de choses et d'autres, aller au cinéma, passer un week-end au bord de la mer. Alors qu'une amie, au sens profond du terme, a pour rôle d'aider, sans se limiter à protéger et consoler, mais aussi de bousculer et critiquer de manière constructive, quitte à prendre le risque de se fâcher.

Ce week-end lui a également fait réaliser qui elle est, en tout cas aux yeux des autres, et notamment son mode de fonctionnement dans sa relation avec la gente masculine. Elle s'était avoué à elle-même ses difficultés lors de contacts avec les hommes et sa réticence à s'engager dans une relation.

Ses amies, ou dénommées comme telles, ne comprenaient pas. D'ailleurs, comment pouvaient-elles comprendre ? Elle seule savait ce qu'elle avait vécu. Oublier, non, mais au moins tenter de vivre avec et d'avancer, un jour à la fois. Elle n'en avait jamais parlé à personne, sauf à sa mère, ce qu'elle regretta par la suite, car celle-ci ne l'avait pas aidée, au contraire ; elle n'avait fait qu'accentuer le désarroi de sa fille. Il faut reconnaître que pour sa génération, ce genre de choses n'existait pas et devait se cacher. Sa mère aussi faisait ce qu'elle pouvait pour tenter de la soutenir, à sa façon. On ne pouvait pas lui en vouloir.

Elle essaye de repousser ces souvenirs traumatisants qu'elle voulait oublier. Rien à faire.

Les scènes pénibles remontent à la surface et éclatent comme des bulles à la surface de l'eau. Un rictus sur son visage traduit sa lutte intérieure. Puis, la colère cède la place à la peine. Une larme coule sur sa joue. Elle ferme les yeux.

C'est à ce moment-là que l'homme, qui regardait par la fenêtre depuis un moment, tourne la tête vers elle. Est-ce le hasard, ou a-t-il senti quelque chose ?

Il se penche alors tout doucement et avance ses deux mains pour enserrer les mains de la femme, tout doucement. Sous l'effet du contact, la femme ouvre les yeux et regarde les mains de l'homme, mais ne retire pas les siennes. Un frisson lui parcourt l'échine en sentant la chaleur de ces deux mains d'homme, comme une coquille protectrice.

Elle n'ose pas lever les yeux vers l'homme. Elle perçoit presque physiquement son regard. Leurs mains ne bougent pas. Elle ne peut réprimer un sanglot étouffé, et une autre larme coule, suivies d'autres, ses yeux toujours clos. L'homme retire ses mains et les pose délicatement sur les deux côtés de son visage, et essuie avec ses pouces les larmes sur ses joues.

Elle ne pleure plus et cherche un mouchoir dans son sac. « *Excusez-moi* » dit-elle d'une voix d'enfant triste. L'homme la regarde intensément, comme pour exprimer quelque chose avec ses yeux, sachant que les mots sont pauvres et inutiles. Il finit par reprendre les deux mains de la femme dans les siennes. Ils regardent tous les deux par la fenêtre le paysage qui défile à toute allure. Cela dure longtemps.

Le train soudain ralentit et instinctivement tous les deux se regardent, tandis qu'une voix annonce l'arrivée prochaine à Paris. La femme est la première à baisser les yeux. Elle retire ses mains et fait semblant de chercher quelque chose dans son sac. Après l'avoir refermé, elle se lève pour prendre sa valise dans le filet au-dessus. Alors qu'elle tend les bras vers sa valise, l'homme s'est déjà levé et saisit cette dernière et lui donne. Ils se regardent à nouveau, toujours en silence. Le train est presque arrêté maintenant. La voix invite les voyageurs à descendre du train.

Elle dit alors : « *Bien, on est arrivé. Merci encore pour votre aide* ». L'homme approuve de la tête avec un léger sourire. Par hasard, ou le fait qu'il n'ait pas de bagage, ou encore le mouvement des passagers qui se pressent dans le couloir pour sortir, l'homme sort le premier du compartiment, devant la femme. Celle-ci le suit jusqu'à la portière de la voiture donnant sur le quai.

L'homme descend les marches et à peine sur le quai, il se retourne vers la femme et s'exclame en souriant : « *Votre sac est encore ouvert !* ». Instinctivement, toujours devant la porte de la voiture, elle regarde son sac et constate qu'il est fermé. Elle sourit et relève la tête pour répondre à l'homme. Son sourire se fige : il n'est plus là. Le cherchant des yeux, elle le voit de dos, qui marche à grandes enjambées au milieu des voyageurs qui se

pressent sur le quai. Après avoir descendu rapidement les deux marches de la voiture, arrivée sur le quai, elle tente de se frayer un chemin dans la foule, en fixant la tête de l'homme qui s'éloigne.

Elle accélère le pas, gênée par sa valise et son sac qui lui bat le flanc. Au moment où elle commence à se rapprocher de lui, son attention est attirée par une femme, un peu plus loin, devant lui. Celle-ci trotte en souriant, les bras ouverts, tout en fixant l'homme. Instinctivement sous l'effet de surprise, elle a ralenti et voit alors les deux bras de la femme entourer l'homme, sa tête pressée contre la sienne.

Elle s'arrête alors et reste là, immobile, sa valise pendant au bout de son bras, bousculée par le flot de voyageurs impatients de rentrer chez eux.